



ALIMENTATION, SPORT, SANTE ET ENVIRONNEMENT : QUELLES APPROCHES EDUCATIVES ?

Retranscription de la rencontre interprofessionnelle

du 10 mai 2012

Intervenants : Sébastien Goudin, spécialiste des questions alimentation et santé à l'Association Départementale de l'Éducation à la Santé ; Pascal Mosseti, Formateur UCPA ; Claire Marant, Unité cancer environnement et nutrition Léon Bérard ; Aude-Marie Foucaut, Unité cancer environnement et nutrition Léon Bérard ; Pauline Lachapelle, Chargée de médiation science et société - Université de Lyon

Pauline Lachapelle : Bonjour à tous, je suis Pauline Lachapelle, chargée de médiation au Service Science et Société de l'Université de Lyon, le Pôle de Recherche et d'Enseignement Supérieur de Lyon-St-Étienne, qui regroupe les universités Claude-Bernard Lyon 1, Lumière Lyon 2, Jean-Moulin Lyon 3, ainsi que des grande écoles parmi lesquelles l'INSA, l'ENS, l'École Centrale, et bien d'autres, puisqu'il y a 18 établissements au total. Nous sommes un service au service de la société et du grand public. Nous avons pour mission de mettre en lien la communauté de la recherche scientifique et la société civile. Nous organisons des rencontres sur des sujets de société qui posent question et font débat. On organise pour l'instant deux fois par an des cycles de rencontres qui s'appellent *Et si on en parlait*, et notre quatrième édition porte sur « l'alimentation : quels défis nous attendent ? ». Notre but, dès le départ, a été de poser des questions à la fois environnementales, sanitaires, sociales et économiques autour de l'alimentation, ainsi que d'observer les problèmes autour de cette problématique, puisque l'on nous dit aujourd'hui qu'il y a des problèmes de malnutrition, des nouvelles maladies liées à la nutrition, ainsi que des déséquilibres économiques entre Nord et Sud, par exemple, et donc des questions autour de notre système de production et de répartition des ressources alimentaires. Nous avons donc voulu poser toutes ces questions à travers une série de rencontres et des ateliers proposés au grand public, et aujourd'hui cette rencontre interprofessionnelle qui a été organisée sur une proposition de l'UCPA, et grâce à l'accueil de Cap Culture Santé et de la médiathèque du Bachut. On va passer du temps ensemble à la fois à écouter les intervenants présenter leurs contenus, mais vraiment à échanger, débattre, discuter. On vous invite donc vivement à participer. Je passe la parole à Pascal. Merci.

Pascal Mosseti : Bonjour, je suis Pascal Mosseti, coordinateur de l'organisme de formation de l'UCPA, que vous connaissez certainement, l'Union nationale des Centres de Plein Air, et je coordonne des formations pour des animateurs socioculturels et sportifs. Pourquoi parler de l'environnement, du sport, de la santé, etc. ? C'est un thème important à mon avis dans la formation, car les animateurs que l'on forme travaillent dans les collectivités locales, pour des opérateurs touristiques, des Maisons des Jeunes, etc. et sont de plus en plus confrontés aux problématiques que l'on va évoquer aujourd'hui sur l'alimentation : comment l'aborder, et comment se servir de l'alimentation comme support éducatif ? L'idée de cette rencontre était effectivement de mobiliser ces employeurs pour savoir quelles sont leurs problématiques, est-ce qu'ils sont confrontés au quotidien à ces problèmes d'alimentation, de santé et de sport, voir comment ils y répondent, et comment nous, en formation professionnelle, on peut adapter le contenu à ces problématiques. Peut-être que les étudiants se feront les porte-paroles de leurs employeurs qui ne sont pas venus en grand nombre aujourd'hui. L'idée est que dans un premier temps, je suis venu voir la médiathèque du Bachut, rencontrer Cap Culture Santé parce qu'on savait

qu'il y a vraiment un pôle ressources autour de ça ici, et c'est comme ça qu'on s'est rencontré avec Pauline et les universités. Nous avons donc envisagé de mettre en place des rencontres interprofessionnelles pour qu'on ait vraiment des regards et des échanges croisés autour de ces problématiques. Dans un premier temps, je vais vous présenter Sébastien Goudin de l'ADES, qui est une structure avec qui on aime bien travailler, car comme son nom l'indique, elle travaille autour de la santé mais aussi autour des approches éducatives. Sébastien va donc nous présenter un peu sa structure et justement comment il est confronté à ses problématiques au quotidien.

Sébastien Goudin : Je m'appelle Sébastien Goudin, je suis chargé de projet rythme de vie à l'ADES du Rhône. Rythme de vie, ça veut dire qu'on va développer des projets autour de l'alimentation, de l'activité physique et du sommeil. Je vous propose plutôt de parler de la question de l'approche éducative qu'on a en alimentation et en activité physique.

L'ADES du Rhône est une association départementale qui travaille sur les questions de santé à différents niveaux : au niveau de la diffusion de ressources et d'information, ça peut être des documents, des brochures, des guides mais aussi des outils pédagogiques qu'on peut proposer aux professionnels pour mettre en place des animations auprès de leur public, ça va être aussi un accompagnement méthodologique, c'est-à-dire un professionnel qui veut monter un projet autour de la santé auprès de son public s'il a besoin d'un regard technique ou méthodologique, on peut prendre du temps, on est financé par l'Agence Régionale de Santé, pour lui apporter de l'aide sur son projet. Ça va être aussi, dans le pôle ressources, présenter des outils, faire des rencontres, des forums types pour aussi présenter un outil qu'on trouve intéressant, développer des thématiques qu'on trouve aussi intéressantes à développer, et ça va être aussi de mettre en place des projets d'action directement avec le public. Là c'est en fonction des priorités de santé locales, en fonction des demandes qu'on a des financeurs ou du terrain, on va adapter nos démarches et nos actions suivant le public ou la thématique. Nous avons deux sièges, un siège à l'ADES qui se trouve au 292 rue Vendôme, métro Saxe-Gambetta, et puis on a une antenne aussi à Villefranche-sur-Saône dans la Maison des adolescents de Villefranche-sur-Saône. Je vous invite à aller sur le site de l'ADES du Rhône pour retrouver toutes les informations nécessaires.

Pour bien replacer la manière dont nous abordons la question de la santé, sur n'importe quel projet qu'on peut mettre en place, c'est intéressant que je replace ce contexte-là pour qu'on puisse faire le lien avec l'alimentation et l'activité physique. La définition de la santé globale, c'est travailler sur la question des aspects physiques, sociaux et mentaux de la santé, dans le croisement des trois on est sur la santé et donc sur une notion d'équilibre. Moi j'aime bien reprendre cette définition de Brigitte Sandrin-Berthon de l'éducation pour la santé, elle est un peu longue mais c'est vraiment le fond de la philosophie que l'on peut avoir quand on intervient sur le terrain avec les populations. C'est de dire que travailler en éducation pour la santé c'est faire une rencontre avec les gens : une rencontre entre les compétences des professionnels de la santé et les compétences de la population. On est dans une situation où on a chacun des compétences et on va les partager. « De cette rencontre naissent de nouvelles compétences qui contribuent à rendre plus autonomes les partenaires de l'action éducative ». Quand j'interviens auprès de mon public, ils peuvent m'en apprendre autant que moi je peux leur en apprendre, et on va sortir tous deux enrichis de cette rencontre. C'est vraiment important parce que ça peut aussi nourrir nos projets et nous permettre de développer nos actions. « La connaissance scientifique de l'être humain ne trouve sans sens qu'en étant confronté à la connaissance que les gens ont d'eux-mêmes et de leur réalité de vie ».

Pour simplifier, on a un savoir scientifique qui nous permet de dire que par exemple manger des fruits et des légumes prévient les risques de cancer des voies digestives, donc ça on a des preuves scientifiques là-dessus, alors on fait des recommandations de santé, manger cinq fruits et légumes

par jour, donc c'est très intéressant aussi et puis si on va voir un professionnel de santé, vous allez demander à un diététicien s'il mange cinq fruits et légumes par jour tous les jours, il va vous dire non. La population qu'on va rencontrer c'est la même chose, c'est-à-dire qu'il y a une connaissance scientifique qu'on va confronter à leur réalité de vie. L'idée, et c'est là où je fais le lien avec la définition de la santé, c'est qu'on est sur un équilibre. C'est l'approche qu'on va avoir aussi sur la thématique alimentation et activité physique. Du coup l'éducation pour la santé vise l'amélioration des relations humaines plutôt que la modification des comportements, c'est la première étape pour poser un changement de comportement. C'est d'abord créer une relation, créer un lien, on va aussi parler de relation éducative, pour pouvoir amener un changement de comportement.

Du coup ça donne trois niveaux d'intervention possibles. On peut travailler sur les connaissances qu'ont les gens, sur leurs représentations, et on peut travailler sur les savoir-faire en les faisant pratiquer. Ça peut se présenter de différentes manières. Si on a pour projet de réduire les déséquilibres alimentaires chez les jeunes et un projet pour faire aussi évoluer leur comportement alimentaire, on va par exemple travailler sur les connaissances qu'ils ont sur l'alimentation, apporter des notions sur les aspects pratiques, travailler sur l'influence des médias en lien avec nos comportements alimentaires, faire prendre conscience aux jeunes des contraintes de la vie en société, et puis ça pourrait être aussi un exemple de projet sur les savoir-faire : on fait tester aux jeunes différentes techniques culinaires avec un atelier-cuisine, et puis on peut mettre en scène des situations de repas et après en discuter. Si on fait un atelier-théâtre sur l'alimentation, c'est travailler sur l'équilibre alimentaire et la santé. Si on veut aller un peu plus loin, pour parler de question d'éducation nutritionnelle, au niveau de l'alimentation, on a la base technique pure qui veut que l'alimentation soit un équilibre entre apport d'énergie et dépense d'énergie. Une base très simple : on a d'un côté l'alimentation et de l'autre l'activité physique, donc on va réunir ça sous le terme de nutrition. On va dire aux gens « vous avez vos apports alimentaires : s'ils sont équilibrés avec vos dépenses d'énergie, on a un poids stable et il n'y a pas de souci ». J'imagine que vous êtes en train de vous dire que c'est un peu plus compliqué que ça, c'est tout à fait vrai. On est une personne à part entière, les gens ne sont pas des balances énergétiques, et du coup il y a d'autres choses qui vont rentrer en ligne de compte. C'est cette approche-là que nous allons développer. Alors, je vais vous présenter ces choses qu'on utilise sur le terrain. Ce sont des photos qui pour nous symbolisent différents déterminants du comportement alimentaire et qui nous permettent d'aborder une approche globale de l'équilibre alimentaire.

Plusieurs paramètres entrent en ligne de compte [*Commentaires sur les photographies*] : le plaisir de manger est primordial dans la nutrition, [...] le budget : on voit qu'on n'a pas les mêmes impacts dans notre équilibre alimentaire suivant notre pays d'origine, [...] la culture, [...] la convivialité, [...] la physiologie. Il y a plein de choses qui peuvent faire bouger cette balance énergétique. [...] le stress de la vie quotidienne, [...] les recommandations de santé, l'état aussi s'en mêle avec le Programme National Nutrition Santé, [...] l'influence des médias : l'été arrive et les magazines masculins/féminins commencent à nous parler de régime, [...] l'offre alimentaire : il faut faire des choix en matière d'équilibre alimentaire, [...] les publicités, qui vont être contradictoires avec le PNNS, [...] la question de l'activité physique, que je développerai plus tard, [...] la question de l'environnement, le lien entre alimentation et environnement. Ça va être une approche développement durable qu'on va travailler avec les publics [...] la question du sommeil aussi influence le comportement alimentaire, [...] ne jamais oublier la question plaisir de manger. C'est la priorité dans les travail que l'on peut faire sur l'alimentation.

Comme vous l'avez vu, il y a une multitude de déterminants du comportement alimentaire. Du coup, quelle définition peut-on donner à l'équilibre alimentaire ? On va réutiliser les trois cercles de

la santé, et là on est sur le « manger équilibré ». On est au croisement de trois cercles, c'est-à-dire de la personne, dans ses envies, son éducation, sa culture, son stress de la vie quotidienne... croisée avec les contraintes de l'extérieur : le prix des denrées alimentaires, l'offre alimentaire, l'influence sur l'environnement, ... et la question de la santé : est-ce que je veux faire attention à ma santé, est-ce que j'ai une maladie nutritionnelle qui va me demander d'être plus vigilant sur mon alimentation... Le croisement des trois, pour nous, c'est l'équilibre alimentaire. L'approche qu'on va avoir avec les gens, c'est de les déculpabiliser. On va leur dire : « c'est pas vrai, il ne faut pas manger cinq fruits et légumes par jour, personne n'y arrive, même les professionnels de santé n'y arrivent pas ». On va plutôt les déculpabiliser, les responsabiliser en leur disant « si j'essaie d'en manger cinq dans la journée, même si j'en ai mangé que deux ou trois, j'ai mangé équilibré, parce que j'ai essayé de faire tendre mon équilibre vers la santé ». Du coup on a des personnes qui peuvent aussi relâcher cette tension qu'ils avaient entre « j'ai envie de me faire plaisir, et mon plaisir n'est pas forcément en lien avec l'équilibre alimentaire ». On va essayer de réconcilier la question du plaisir et de l'équilibre alimentaire. C'est l'approche qu'on a au niveau de l'alimentation. Sur la base de l'éducation, on se base aussi sur le travail de Claude Michaud. Pour résumer rapidement, on promeut la question de l'alimentation équilibrée en faisant du lien avec la question du bien-être, du plaisir, et à la question de l'activité physique. Il s'agit de faire le lien, c'est un tout. On pourrait rajouter la question du sommeil. On essaye aussi d'aider la personne à faire des choix éclairés en matière de santé afin qu'ils fassent leurs choix eux-mêmes. Enfin on valorise les modèles alimentaires traditionnels. La question de la culture est pour nous prioritaire dans la valorisation de l'équilibre alimentaire puisqu'on observe que les modèles culturels alimentaires sont très en lien avec l'équilibre nutritionnel. Dans la pédagogie qu'on peut avoir, c'est une pédagogie différenciée, c'est-à-dire qu'on adapte toujours notre discours à la population et au terrain, on a une base d'animation qui est toujours adaptée à la réalité et aux attentes des personnes, une pédagogie ouverte dans cette idée de rencontre, et une communication positive et globale.

Sur la question de l'activité physique, on va travailler sur les mêmes questions, sur une approche très large de l'activité physique, en redéfinissant ça avec les populations. Souvent ce qu'on observe c'est qu'il y a un amalgame entre activité physique et sport. On essaye de travailler la question de l'activité physique, de reposer aussi des déterminants dans différents modes d'activité physique, les petits mouvements de la vie quotidienne, les déplacements, et l'activité physique intensive. On replace ça dans une réalité de vie, comme l'alimentation. On fait le lien avec l'opposé, c'est-à-dire activité physique et sédentarité, puisqu'en fait, ce qu'on observe aussi sur ces questions-là, c'est que les gens aujourd'hui doivent penser à faire de l'activité physique, parce que la société ne les aide pas à bouger. Avant quand on n'avait pas trop de transport en commun et de véhicule, on était obligé de prendre ses pieds pour faire nos déplacements, on ne réfléchissait pas à la question de l'activité physique puisqu'on était obligé de bouger. C'est ce qu'on voit chez les personnes en situation de précarité, ils n'ont pas de problème de pratique d'activité physique car ils bougent beaucoup. On est aussi sur cette question du lien entre l'intérêt de l'activité physique sur ma santé, comment j'intègre ça dans ma vie quotidienne, et puis le lien avec la société qui ne m'aide pas. Nous avons ici une photo de la Part-Dieu. Quand on a le choix entre les escalators ou les escaliers, on a vu que les gens, en tout cas sur cette photo, ont choisi. On travaille donc sur ces questions-là, on essaye d'élargir leurs représentations, puis on travaille après sur les motivations et freins à la question de l'activité physique. Là aussi la question du plaisir est primordiale. On essaye d'intégrer aussi de plus en plus la question de la culture en lien avec l'activité physique parce qu'on observe sur le terrain qu'il y a de plus en plus de lien entre culture et activité physique, par exemple les personnes qui sont plus dans des cultures musulmanes, donc des groupes de femmes musulmanes

à qui on va faire faire de l'activité physique ne sont pas trop d'accord pour que ce soit un homme qui fasse l'activité physique, des choses comme ça qu'on essaye de développer, et puis de travailler sur les freins en essayant de valoriser ça dans les environnements, en entreprise, on pose la question du temps alloué au personnel pour favoriser la pratique de leur activité physique, des espaces mis à disposition des personnels, ce que peut proposer le comité d'entreprise.

On retrouve ici aussi les trois cercles : la question de la personne dans ses envies, dans ses capacités, croisée avec les possibilités extérieures, le coût de l'activité physique, l'offre ou les aménagements prévus pour favoriser la pratique de l'activité physique, et les recommandations de santé. C'est toujours un équilibre, qui peut varier selon les personnes et les situations de vie. Dans le fond, il y a pas mal de personnes qui travaillent avec les enfants, le fond de la question c'est la question de la relation éducative, de ce qu'on peut mettre en place en tant que professionnel. Quel lien je peux faire avec la famille, si j'observe un problème chez l'enfant mais que ce n'est pas conscientisé par le parent ? Je peux bien essayer de faire passer des connaissances à l'enfant mais elles ne seront pas forcément mises en place dans le cadre familial. On est aussi sur ce triangle de la relation éducative et c'est important qu'il ne manque pas de ligne pour que le triangle soit bien fermé.

Pour en savoir plus, car j'ai conscience que c'est un peu court, je vous invite à aller sur le site de l'IREPS, où il y a des revues, comme la revue « Éducation santé Rhône-Alpes », qui a publié toute une question sur les comportements alimentaires, c'est bien développé et il y a plein de choses intéressantes, et puis sur l'activité physique aussi il y a un super travail sur la promotion de l'activité physique. Je vous invite également à aller parcourir ce document qui développe bien les approches qu'on a, les liens entre l'éducation pour la santé et promotion de l'activité physique.

Pauline Lachappelle : On va écouter à présent deux personnes qui viennent d'une unité sur la nutrition, des conseils par rapport à la prévention contre le cancer. Cette unité de recherche est liée au centre Léon Bérard. Claire Marant et Aude-Marie Foucaut vont pouvoir nous parler à la fois de contenu en termes de nutrition, et puis surtout des outils d'information proposés et que vous pourrez vous approprier dans vos propres pratiques professionnelles pour sensibiliser le public et pouvoir à partir de là imaginer des activités avec le public. Je vous laisse vous présenter.

Claire Marant : Bonjour à tous, je suis Claire Marant, je travaille à l'Unité cancer environnement et nutrition du centre Léon Bérard, plus spécifiquement dans l'axe information des publics qui a pour mission de favoriser l'accès pour tous à une formation validée scientifiquement par rapport à tout ce qui traite des problématiques cancer-environnement. On a une définition de l'environnement au sein de l'unité qui est assez large et donc qui comprend les facteurs environnementaux - les facteurs des polluants qu'on peut trouver en milieu professionnel - et tout ce qui a trait à la nutrition, l'alimentation et l'activité physique. On va s'intéresser aux liens qui sont suspectés ou avérés entre ces différents types de facteurs et le risque de cancer. Je vais commencer par présenter très rapidement l'unité et puis Aude-Marie vous parlera un petit peu plus en détail des connaissances actuelles entre nutrition et cancer.

L'unité est assez nouvelle, elle a été créée en 2009 au sein du centre Léon Bérard, pour justement répondre à des préoccupations grandissantes dans le champ de la santé environnementale. On voit l'incidence du cancer qui augmente, on entend beaucoup d'idées par rapport à la question des facteurs environnementaux comme étant la cause de certains cancers, donc c'est pour répondre à ce type d'interrogations que l'unité a été créée au sein du centre, à la fois pour répondre à certaines questions, mais aussi pour favoriser la prise en charge de ces facteurs environnementaux ou professionnels chez les patients atteints de cancer. L'unité a aussi pour mission de développer

différents types de recherches en faisant intervenir différentes disciplines, toujours sur les liens entre facteurs environnementaux et cancers. C'est une idée développée par le Dr Béatrice Fervers. Globalement, elle l'a organisée en trois grands axes : des pôles d'activité clinique, un pôle de recherche et l'information des publics de laquelle je fais partie, qui est un petit peu transversale, et donc on va voir plus tard que la nutrition se retrouve au sein de ces trois axes de différentes manières. Ce qu'on appelle l'activité clinique c'est ce qui s'adresse directement aux patients du centre, la recherche c'est la mise en place d'études au sein de l'unité qui vont permettre de répondre à certaines questions de recherche sur les liens entre cancer et environnement, et l'information des publics c'est justement de communiquer sur l'état de ces recherches, pas seulement celles qui ont lieu au sein de l'unité, mais l'état de la recherche actuelle sur ce sujet qui est très très très vaste, donc il y a beaucoup de choses à dire. Je vous présenterai plus en détail tout à l'heure quels sont les outils que l'on utilise pour communiquer sur cette thématique. Je laisse la parole à Aude-Marie.

Aude-Marie Foucaut : Bonjour à tous, je suis doctorante en STAPS en APA (Activités Physiques Adaptées). Je suis en 3^{ème} année de doctorat, entre l'université Claude Bernard Lyon 1 et l'Unité cancer environnement au sein de Léon Bérard. Je vais vous présenter plutôt tout ce qui va être autour de la nutrition, alimentation et activité physique et cancer, notamment la prise en charge clinique, la prise en charge recherche, et puis aussi un petit peu avant, tout ce qui est état de la littérature, rapidement. On peut voir notamment grâce à ces chiffres que l'incidence des cancers a énormément augmenté en peu de temps, doublé, voire même triplé, et on peut voir que cette augmentation est due notamment à l'évolution démographique, à la population qui vieillit, et aussi à un dépistage et un diagnostic qui se fait plus tôt, dont forcément on a de plus en plus de nombre de cancers et en plus de ça, une augmentation du risque.

Alors, quels sont ces risques ? Au niveau du cancer, on a les facteurs génétiques pour quelques cancers, on a aussi les facteurs socio-économiques, éducation, emploi, facteurs environnementaux, et puis aussi les facteurs comportementaux qui nous intéressent surtout au niveau de notre travail sur l'activité physique et l'alimentation. Ces facteurs de risque, tels que l'alimentation déséquilibrée, la prise de poids, surpoids, obésité et le manque d'activité physique, sont des facteurs de risque qui sont modifiables, c'est-à-dire qu'on peut agir intentionnellement dessus, c'est aussi pour ça que c'est intéressant de s'y atteler pour pouvoir permettre aux personnes d'éviter ces facteurs de risque. Au niveau alimentation, on sait dans la littérature qu'environ un tiers des cancers pourraient être évités en modifiant l'alimentation, notamment au niveau de la diminution de la consommation de l'alcool, la consommation excessive de viande rouge, notamment au niveau du cancer du côlon, de charcuterie et de sel, et en variant l'alimentation, notamment au niveau des fruits et légumes. Le but du jeu étant bien évidemment, en augmentant le niveau d'activité physique, de maintenir un poids optimal, parce qu'on sait que le surpoids est un réel facteur de risque de cancer. Nous on travaille vraiment sur ce terme d'activité physique, on fait vraiment notre possible pour que les personnes n'aient plus en tête le mot « sport », qui vient de l'école et qui est un petit peu compétition, performance, etc. on travaille vraiment sur cette idée d'activité physique dans la vie de tous les jours : faire le ménage, jardiner, se déplacer, prendre les escaliers, et j'en passe... toujours avec le plaisir. Au niveau de l'activité physique, en tout cas du risque de cancer quand on est inactif, on peut voir qu'un cas sur quatre à cinq de cancer du côlon et du sein est alloué au manque d'activité physique. Pour vous donner une image, au niveau du diabète c'est un cas sur quatre, et pathologie coronarienne, c'est un cas sur trois. La lutte contre l'activité physique, il faut donc s'y atteler. On a vu aussi dans plusieurs études qu'il y avait des preuves très convaincantes au niveau du cancer du côlon : une personne qui est physiquement

active a moins de chances d'avoir un cancer du côlon. Probable, également, pour le cancer du sein pour les femmes ménopausées, et cancer de l'endomètre. Des preuves limitées pour cancer du poumon et prostate, insuffisantes pour le moment pour les autres cancers, notamment aussi parce qu'il s'agit d'une population peu nombreuse, donc il y a peu d'études dessus.

Au niveau de l'activité physique après le diagnostic du cancer, on a cette fois-ci des choses qui sont assez intéressantes, c'est-à-dire qu'on a une diminution du taux de mortalité et du taux de rechute pour le cancer du sein et du côlon. Il s'agit quasiment de la même diminution de risque que ce que l'on atteint avec la chimiothérapie. L'activité physique régulière permet aussi de diminuer la fatigue, augmenter la condition physique et la qualité de vie. Les taux d'IGF-1, facteur de prolifération des cellules cancéreuses, sont aussi diminués. On a vraiment des effets bénéfiques sur tout ce qui est physiologique, social et psychologique, qu'on peut avoir sur toutes sortes de populations.

Au centre Léon Bérard, on a constaté, grâce à une étude effectuée en 2004-2006, que les patientes qui avaient un cancer du sein étaient pour la plupart d'entre elles déjà en surpoids ou obésité au moment de la chimiothérapie, et on a aussi observé que plus de la moitié d'entre elles prenait du poids après la chimiothérapie. Généralement, on se dit que les personnes cancéreuses sont rachitiques, ce qui n'est pas forcément le cas sur les cancers du sein. On s'est demandé pourquoi. Sont-elles suffisamment physiquement actives et est-ce qu'elles ont eu une bonne alimentation pour pouvoir lutter contre cette prise de poids ? En 2009, on a mis en place des consultations diététiques pour les personnes qui étaient en risque de surpoids ou déjà en surpoids. Elles ont donc une information nutritionnelle avec des rendez-vous assez régulièrement, à la demande du patient, et on distribue une brochure d'information labélisée par le plan national nutrition-santé. De cette prise en charge diététique est venue ensuite une prise en charge à l'activité physique adaptée par des professionnels. Depuis mai 2010, on propose deux programmes : un programme découverte et un programme « restez actif et active ». Je vais vous faire le détail du deuxième programme tout à l'heure. Le « découverte » c'est simplement qu'étant donné que le centre accueille des personnes qui viennent parfois de très loin, on leur propose de venir aux alentours de leur rendez-vous, découvrir la marche nordique ou la gymnastique douce, et puis avoir des conseils pour pratiquer chez eux. C'est un programme qui se fait en partenariat avec le comité du Rhône de la Ligue contre le cancer et qui a principalement pour objectif de maintenir le niveau d'activité physique pendant le traitement. Ce programme est dirigé simplement chez les patients adultes et pendant le traitement, c'est un programme de trois mois, à raison de deux fois par semaine, une fois marche nordique, une fois gymnastique douce. On demande aux patients de bouger un petit peu en plus tous les jours, vous comprendrez pourquoi quand je vous montrerai les recommandations du PNNS. On traite les patients par groupe pour pouvoir individualiser la pratique par rapport au niveau d'activité physique initial de la personne. On est sur des pratiques qui durent entre 45 mn et 1h30, avec de l'activité physique aérobie, il s'agit d'une activité physique modérée, les personnes sont à la limite de l'essoufflement et sont toujours capables de parler. C'est un indice pour savoir si on est dans la bonne intensité. Pourquoi cette intensité notamment ? Parce que dans la plupart des études, on voit que le renforcement musculaire ou des activités physiques de plus haute intensité ne sont pas forcément plus bénéfiques. Ça ne sert à rien d'aller plus fort et de se faire mal, autant rester dans une pratique plaisir qui a autant de bénéfices. On fait aussi deux fois par semaine pour avoir une bonne fréquence. Au niveau de la recherche, c'est PASAPA, Programme pour une Activité Saine et une Activité Physique Adaptée pour les patientes atteintes du cancer du sein. On a un groupe témoin et les personnes sont tirées au sort, un groupe de patientes ont seulement des conseils diététiques et sur demande peuvent être prises en charge en diététique, et de l'autre côté

on a les patientes qui ont la prise en charge diététique et en plus de cela un programme de six mois d'activité physique adaptée. Ça commence le premier jour de la chimiothérapie et ça finit quelques semaines après la radiothérapie. On les a vraiment en plein pendant le traitement. L'objectif de ce programme est de savoir si justement c'est faisable de mettre en place un tel programme en France, au niveau des moyens humains, matériels, si les personnes acceptent d'être tirées au sort, si elles acceptent de venir deux à trois fois par semaine, etc. Pour voir plus grand, cette étude va pouvoir permettre de mettre en place des essais un peu plus grands pour pouvoir tester l'efficacité de l'activité physique sur la survie, en France. Donc on attend 60 patientes, on en est à 32 et on a commencé en juin 2011. Elles ont chacune quatre évaluations en un an. Un suivi global d'un an et un programme de six mois d'activité physique. Les outils qu'on utilise : recommandations du PNNS, notamment manger-bouger, et à venir, des recommandations inter-régionales qui vont sortir de l'Association Francophone pour les Soins Oncologiques de support. On utilise la brochure dont je vous ai parlé tout à l'heure ; le site Internet cancer et environnement que Claire vous développera tout à l'heure, et le site Internet de l'association ACTIVRA, une association toute nouvelle, qui permet de mettre en place le maillage sur l'activité physique en Rhône-Alpes. On est en train de mettre en place un programme d'éducation thérapeutique du patient, avec des professionnels en diététique, en activité physique, en psychologie et j'en passe. Alors, les recommandations je pense que vous les connaissez à peu près tous. Il faut savoir que c'est quand même un axe majeur du PNNS. On a des recommandations sur les fruits et légumes, le sel, les boissons, protéines, féculents, produits laitiers, lipides, produits sucrés, activité physique... Sur l'activité physique chez les adultes, on est sur un minimum de 30 minutes par jour d'activité physique d'intensité modérée, donc à la limite de l'essoufflement. Il faut savoir que c'est une recommandation pour le maintien de la santé. C'est-à-dire que si vous voulez améliorer votre santé il va falloir en faire plus. Il ne faut pas l'oublier. Malheureusement, sur les messages qui passent à la TV, on a enlevé le terme « pour le maintien de la santé » parce que c'était trop long, mais il faut savoir que ce sont vraiment des recommandations minimales pour maintenir la santé que vous avez déjà. C'est valable pour les personnes âgées, on l'utilise aussi sur les personnes avec pathologie, on peut séquencer en période de dix minutes, et on évite aussi tout ce qui est déséquilibre alimentaire en parallèle. Chez les enfants c'est un petit peu plus, soixante minutes par jour, et on ajoute des activités d'intensité un peu plus élevées. Il faut savoir qu'en international, on est plutôt à trente minutes d'activité physique modérée cinq jours par semaine. Je passe la parole à Claire.

Claire Marant : Je vais vous présenter l'état de la recherche et des connaissances qui vous l'avez vu est très vaste. Notre mission au sein de l'axe information des publics est de faire passer cette information auprès de différents types de publics : des citoyens, des usagers du système de santé lambda, comme des patients, des proches de patients, mais aussi des professionnels de santé qui ne sont pas forcément spécialistes des thématiques nutrition et cancer ou environnement et cancer. Donc comme je disais, on va essayer de faciliter l'accès à cette information, c'est la base. On a aussi assez à cœur d'essayer d'améliorer la compréhension de certaines controverses. Il y a beaucoup de sujets, pas forcément sur la nutrition : beaucoup de sujets sur l'environnement notamment. Notre mission est aussi de développer l'esprit critique des personnes par rapport à ces sujets-là, et donc de bien faire la part des choses entre les facteurs qui sont avérés et prouvés scientifiquement, et d'autres qui sont suspectés, pour lesquels on se pose des questions, à ne pas prendre avec la même attention que les premiers. Notre objectif est de pouvoir satisfaire tout le monde, donc pour ça on va employer différents moyens que je vais vous présenter. Pour information, on est financé à 100% par le centre Léon Bérard, on a un soutien cette année très important de la Région Rhône-Alpes.

Nous utilisons trois principaux outils. Le plus important en contenu c'est le site Internet qui a été développé par l'unité depuis 2009 : www.cancer-environnement.fr. On participe aussi régulièrement à des conférences « grand public », souvent organisées au sein du centre Léon Bérard, et puis on participe à différents types d'évènements comme celui d'aujourd'hui par exemple, ou des évènements grands publics que je vous présenterai tout à l'heure. Donc le portail d'information cancer-environnement comprend cinq rubriques thématiques principales : des informations générales sur les liens cancer-environnement, une entrée par cancer, si une personne veut avoir des informations sur un type de cancer particulier, et ensuite on a deux grandes rubriques exposition environnementale et exposition professionnelle qui vont passer en revue l'état des connaissances sur des facteurs qu'on trouve soit dans l'environnement général, soit plutôt dans l'environnement professionnel, et enfin une rubrique nutrition qui traite des liens avérés ou suspectés entre alimentation, activité physique et risques de cancer, qui est la rubrique rose. En dehors de ça on a d'autres rubriques transversales qui permettent d'avoir une certaine interaction avec les internautes comme notamment la rubrique qui permet de poser des questions directement à l'équipe éditoriale. Comment est-ce qu'on s'y prend pour fabriquer les contenus de ce site ? Ça se présente sous forme de fiches synthétiques, je vais donc aller directement dessus, ce sera plus facile.

[Présentation visuelle du site Internet]

On commence par présenter des messages clés, c'est-à-dire les messages les plus importants à retenir sur la thématique qui est traitée, et l'objectif est que tous les lecteurs puissent comprendre et assimiler l'information, et vraiment retenir le plus important. Ensuite on a un texte beaucoup plus détaillé avec un petit sommaire au début. C'est beaucoup plus long, référencé, et est adressé à des gens qui sont peut-être un petit peu plus initiés. Enfin on termine par une rubrique qui permet d'accéder à différentes sources : des rapports scientifiques, des publications, des brochures d'information, suivant le type de personnes. Les personnes, suivant les rubriques, peuvent retrouver l'information qui correspond à ce qu'elles recherchent. Pour tout ça, on s'attèle à travailler toujours en conformité avec les données scientifiques actuelles, en utilisant surtout des publications scientifiques et internationales ou des rapports d'agences sanitaires. On est aussi très attaché à référencer les sources, pour que les lecteurs puissent savoir d'où sort l'information. Les liens que je vous ai montrés sont utiles pour les gens qui veulent aller plus loin et revenir à la source de l'information. On fait aussi relire et valider chacun des contenus par un comité éditorial à la fois interne au sein de l'équipe, mais aussi par des experts au sein de chacune des thématiques développées sur le site. Très important aussi, on a développé un système de veille documentaire qui nous permet de mettre à jour les contenus parce que ce sont des thématiques qui bougent beaucoup, il y a beaucoup de nouvelles recherches et il est important de s'assurer que ce qui est écrit sur le site soit toujours à jour. Comme je vous le montrais sur la fiche de tout à l'heure, on a mis en place plusieurs niveaux de lecture pour répondre aux différents publics auxquels on s'adresse. Pour les personnes non-initiées on a mis en place le message-clé, ensuite le texte détaillé pour les personnes plus initiées avec les références, et ensuite des liens hiérarchisés par type de ressources pour avoir accès à la source de l'information. Par rapport à la nutrition elle-même, on a cinq fiche qui sont disponibles dans la rubrique cancer et nutrition, une qui fait l'état des connaissances sur alimentation et cancer, activité physique et cancer. Ça reprend globalement ce que vous a présenté Aude-Marie. On a aussi une fiche sur l'alcool, là pour le coup c'est un facteur de risque avéré. On n'en parle pas forcément très souvent par rapport à la prévention du cancer mais c'est loin d'être négligeable. Les deux derniers sujets sont plutôt des sujets d'actualité. On a entendu des choses à un moment sur l'aspartame, plus récemment sur un colorant qu'on trouve

dans certaines boissons, et donc le but est plus de répondre à des questions d'actualité et de faire le point sur ce qu'on entend à droite à gauche, et de voir ce qu'il en est vraiment lorsqu'on retourne aux sources scientifiques. Je voulais aussi vous parler de la rubrique « vos questions » qui est un outil qui peut éventuellement être intéressant pour vous ou vos collaborateurs si vous vous posez des questions pour lesquelles vous ne trouvez pas de réponse sur le site ou ailleurs, il vous suffit de cliquer sur la petite rubrique à droite sur la page d'accueil. On traite les questions et on les fait également valider par un expert si nécessaire, et puis on les publie sous cette forme-là dans la rubrique. Donc ça c'était le premier outil. On participe aussi régulièrement à différents types de conférences, souvent pour le grand public ou pour les patients atteints de cancer puisque ce sont des conférences qui sont généralement organisées par l'espace « rencontres et informations » du centre Léon Bérard. Les patients sont assez proches de cette structure et ont la possibilité de demander à traiter telle ou telle thématique. On a aussi participé l'année dernière à différents événements, parfois sportifs, comme « Courir pour elles », une course contre les cancers féminins, une course cycliste, ou là en général on a des stands d'information et on profite d'être présent pour expliquer un petit peu en quoi c'est important et puis pour parler un petit peu du site et amener les gens à aller chercher l'information. Et on a également participé à la Nuit des chercheurs l'année dernière avec l'Université de Lyon, où on a présenté les choses différemment puisqu'on a présenté la thématique sous forme de jeu, c'était très interactif et il était intéressant de voir les réactions des gens et leurs perceptions, pour faire le lien avec la présentation précédente. Je voulais terminer en vous donnant quelques clés pour identifier les « bonnes informations ». Il y a quelques questions importantes à se poser quand on recherche une information sur ces sujets-là : toujours regarder quel est l'auteur qui a écrit cette information, pourquoi est-ce qu'il l'a écrite, a-t-il des motivations particulières, est-ce un industriel, une autorité de santé, un militant, un chercheur... ? Regardez de quand elle date. Est-ce mis à jour ? Est-elle référencée ? Comment est-elle présentée ? Le ton est-il objectif ou plutôt engagé ? Ce qui est très important : il faut toujours confronter différentes sources d'informations. Donc je vous ai parlé des principales ressources mais je pense que vous les connaissiez, il y a : le PNNS, manger-bouger, il y a le réseau Nacre qui est assez important aussi par rapport au cancer, des brochures très bien faites sur le site de l'INPES, et donc l'association ACTIVRA dont on a parlé tout à l'heure. Merci beaucoup. Je voulais aussi vous informer que le site propose une lettre d'information trimestrielle à laquelle vous pouvez vous abonner sur la page d'accueil pour recevoir les nouveautés.

Pauline Lachappelle : Merci à vous trois. Je pense que c'était assez complémentaire puisqu'on a eu une partie très ciblée avec une démarche éducative qui se veut proche des publics et dans le plaisir et puis, de votre part, le côté de la recherche et comment on peut faire le lien entre recherche et grand public. On voit aussi bien le lien entre ces questions environnementales qui passent vraiment à travers la prévention contre le cancer, et des questions à la fois d'alimentation et de pratique physique, tout est lié. Je crois qu'on a fait déjà un premier tour, il y a énormément de choses à dire. D'ailleurs il y a peut-être des personnes qui ont reçu un premier programme où on indiquait l'intervention d'une personne de l'Institut Paul Bocuse, mais ils n'ont pas pu se rendre disponibles aujourd'hui et s'en excusent. C'est vrai qu'il y a aussi tout un volet autour du goût qu'on aurait pu aborder avec eux. On l'a évoqué avec les ateliers de cuisine de l'ADES. Donc dans un premier temps, si vous avez des réflexions ou des questions à partager par rapport aux interventions, c'est le moment... J'ai vu qu'il y avait des diététiciens dans la salle... Madame, est-ce que vous retrouvez des démarches similaires ?

Intervention : Alors moi je suis coordinatrice santé dans l'Isère, sur les quartiers prioritaires, et donc on a pas mal d'actions. Ça fait un moment qu'on fait le lien entre sport, santé, alimentation,

sommeil etc. Moi j'ai des interrogations aujourd'hui sur les modalités d'intervention. Il y a des tranches d'âge que j'arrive à captiver, mais aujourd'hui ma question c'est qu'il y a des tranches d'âge, comme les CM1, CM2... ils ont tout un passif au niveau de la scolarité, dans l'apprentissage il y a des choses obligatoires, on refait des actions par-dessus... Après je constate plutôt... il y a une espèce de mille-feuilles d'actions et en fait ma question c'est si vous avez un truc pour attirer leur attention, ou d'autres modalités d'intervention...

Pauline Lachappelle : En fait ce que vous voulez dire c'est qu'il y a déjà beaucoup de choses qui leur sont dites ou enseignées...

Intervention : Voilà, en théorie la théorie ils l'ont : les connaissances sur l'équilibre alimentaire... Toute la théorie ils l'ont, mais ce n'est pas pour ça qu'ils changent forcément de pratique. Après c'est aussi comment on mesure un petit peu les changements de pratique chez les jeunes ? Parce qu'on met en place la théorie, on évalue assez facilement, mais de là à passer au changement de pratique, c'est pas si évident.

Aude-Marie Foucaut : Je sais qu'aux États-Unis ils utilisent beaucoup de podomètres. Ça ne coûte pas très cher, et ça peut être utilisé sur ordinateur. Je sais que sur Internet, les jeunes relèvent leur nombre de pas par jour et ils ont un parcours qui se fait sur l'ordinateur. C'est le genre de chose qui motive un peu, après c'est vrai que c'est difficile de motiver les jeunes. Après ça dépend aussi de la problématique, est-ce qu'il y a des problématiques de surpoids ?

Intervention : Nous on est en quartiers ZUS¹, ce sont des problématiques de surpoids, je n'ai plus les pourcentages en tête mais... On a le REPOP², mais c'est sur de la prise en charge. Donc nous on intervient en amont, après on a des programmes spécifiques. On a un programme spécifique dans un quartier qui s'adresse aux adultes, aux enfants, etc. porté par une MJC où on a effectivement une prise en charge pluridisciplinaire avec activités physiques adaptées, psychologues, diététiciens, ateliers cuisine, toutes ces choses-là. Alors après, c'est comment on fait le lien aussi entre l'APA et le droit commun, puisqu'en APA tout est gratuit, lorsqu'on s'adresse en tout cas à des populations précaires, et quand on bascule sur le droit commun c'est quand même cher, tout ce qui est activité physique. Donc voilà mes questions.

Sébastien Goudin : Sur l'alimentation, c'est vrai que soit on est dans la redite, et moi je trouve que c'est pas forcément négatif parce que du coup ils impriment mieux le message, et puis après ce qu'on peut aussi aller chercher c'est une complémentarité par rapport à ce qu'ils ont pu avoir dans le programme scolaire. Nous avec les CM1 / CM2, on va essayer de travailler sur le développement de leur esprit critique vis-à-vis des publicités alimentaires, en lien avec la question de l'équilibre alimentaire, qui est le fil rouge. Mais le projet qu'on va développer avec eux, c'est un projet d'éducation aux médias. C'est un sujet qui les intéresse un petit peu plus. Sur les modifications de comportement, on n'est pas non plus sur des modifications extrêmes. Ce qu'on essaye de faire, c'est travailler la question de la place des parents, dans l'idée de se dire que le projet qu'on mène avec les enfants, c'est pour inviter les parents à venir voir le résultat du projet et ça nous permet de faire bouger les parents car, surtout dans les quartiers difficiles, c'est un peu compliqué d'arriver à les mobiliser. Quand c'est les enfants qui les tirent par la manche, on arrive à avoir à peu près la moitié qui viennent, c'est quand même intéressant, et du coup on en profite pour les sensibiliser, leur donner de l'information. Dans les déterminants du comportement alimentaire, toutes les

¹ Zone Urbaine Sensible.

² Réseau de Prévention et de Prise en charge de l'Obésité Pédiatrique.

portes d'entrée sont intéressantes et sur des quartiers en difficulté où on observe une plus grande population multiculturelle, l'entrée alimentation et culture aussi est intéressante. Je ne sais pas si vous avez déjà travaillé cette thématique-là avec vos publics ou pas...

Intervention : Par la force des choses, puisque quand on intervenait sur les questions d'équilibre alimentaire, on laisse une place aux questions des enfants, et forcément la question du Ramadan ou des choses comme ça apparaissent...

Sébastien Goudin : C'est exactement ça. Et sur la porte d'entrée alimentation et culture, valoriser le modèle culturel c'est faire de l'équilibre alimentaire. Travailler sur l'éducation aux médias c'est travailler l'équilibre alimentaire... avec cette approche-là on peut aller chercher d'autres thématiques qui sont pas forcément en lien avec le programme scolaire mais qui peuvent être complémentaires. Vous l'avez dit mais je le souligne, il y a la question de la pratique aussi. Les faire pratiquer sur un modèle scolaire, on est plus en lien avec la théorie, et du coup si en intervenant extérieur on peut venir faire un atelier cuisine aux enfants, un atelier sport, des choses en liens avec leur réalité de vie : on ne va pas cuisiner du homard... Là aussi c'est pareil pour l'activité physique, l'escrime doit être super sympa à découvrir mais après...

Intervention : Mais quand on est dedans des fois on ne sait pas bien... Sachant aussi qu'il est de plus en plus difficile de rentrer dans les écoles ou de sortir les enfants des écoles.

Aude-Marie Foucaut : J'ai une amie qui fait une thèse plutôt sur les déficiences intellectuels, mais à peu près sur les mêmes âges, et elle mettait en place de l'activité physique pendant la récréation, ce qui permet de ne pas empiéter sur les cours, et ce qui est pas mal c'est que dans tous les cas les enfants doivent se bouger à ce moment-là donc c'était une assez bonne idée et ça marchait assez bien.

Intervention : Merci.

Intervention : Moi je suis diététicienne, éducatrice à la santé et je travaille donc pour la ville de Lyon, pour le service de santé scolaire de la ville de Lyon puisqu'on a ici la particularité d'avoir notre propre santé scolaire. Je suis amenée à travailler auprès des enfants, de la grande section au CM2. Je travaille plutôt avec des plus petits parce qu'on mène des actions en fonction des projets que les écoles ont défini à l'avance, et c'est vrai qu'on est moins sollicité sur les CM1 / CM2 parce qu'en éducation pour la santé les demandes portent plus sur quelques chose qui les préoccupe plus, c'est-à-dire souvent, éducation à la sexualité, en vue de l'adolescent qu'ils vont devenir, donc je suis moins amenée à travailler sur les CM1 / CM2 mais ça m'arrive quand même. Il y a un outil qui marche très bien ça s'appelle l'abaque de Régnier, je ne sais pas si vous connaissez. C'est un outil qui permet de faire travailler les enfants en fonction d'un sujet où on va imposer une affirmation, c'est pas des questions, c'est une affirmation par exemple : les féculents font grossir... et puis chaque enfant a des jetons pour dire « je suis d'accord », « pas d'accord », ou ça se discute. Et à partir de ce moment-là on récupère tout ce que les enfants ont mis comme jetons et ça ouvre le débat entre les enfants. C'est un outil qui marche très bien parce que ça permet d'exprimer son esprit critique et puis ça les met en position de « je suis grand, je participe à un débat et je m'exprime par rapport à ça ». C'est un outil qui s'utilise en animation aussi avec des adultes, par exemple avec des parents ou sur d'autres thématiques. Donc cet outil est beaucoup utilisé dans notre service par les collègues infirmières scolaires qui travaillent avec les enfants sur la sexualité, et moi ça m'est arrivé d'utiliser cet outil sur l'alimentation pour ouvrir des débats entre les enfants.

Pauline Lachappelle : Pour reprendre ce que vous dites, ça me fait penser aux outils de type théâtre, forum, vous disiez que vous faisiez des ateliers théâtre, je ne sais pas si également vous

utilisez ce genre de principes. Vous pouvez peut-être en dire quelques mots parce que c'est vrai que ce sont des modalités pour toucher les publics qui sont vraiment participatives, et ce sont des démarches qui sont peut-être plus impliquantes pour les publics.

Intervention : Alors j'aurais souhaité réagir si possible aussi par rapport à l'intervention de madame, moi je suis cadre de santé dans le service médico-social scolaire dont vient de parler ma collègue et voisine et c'est vrai que ce qui est compliqué quand même pour nous c'est de travailler sur le changement de comportement, notamment pour l'alimentation auprès des enfants, parce que ce qu'il ne faut pas oublier c'est que ce ne sont pas eux qui sont attributaires des cordons de la bourse et que du coup comme ils ne font pas leurs achats, ils ne sont pas autonomes. Il faut aussi être vigilant à ne pas les culpabiliser parce que ça peut être aussi quelquefois un penchant malgré nous dans les séances de l'éducation à la santé que l'on peut conduire, et c'est vrai qu'il ne faut pas oublier cette notion-là. Il y a aussi toute la dimension éducative, et on le sait bien dans ces secteurs ZUS, ZEP, etc. C'est vrai que c'est compliqué parfois pour les parents, quand ils font les courses avec les enfants le samedi, moi je l'observe très souvent aussi dans les supermarchés, où effectivement les enfants réclament des choses sucrées parce qu'ils sont gourmands, et que du coup ils ont pas toujours les moyens de refuser ce type d'achat à leurs enfants mêmes si quelquefois c'est un petit peu plus onéreux que des fruits et des légumes.

Intervention : Moi je travaille à l'instance régionale des questions pour la santé, un réseau proche de celui où travaille Sébastien Goudin, et je voulais réagir sur la question des modifications de comportement. Ça dépend ce qu'on se fixe comme objectif, est-ce que c'est une action ponctuelle qui dure une année qui va permettre un changement de comportement, voire des enfants ou des adultes qui d'un seul coup adoptent les bons comportements alimentaires. Si on se fixe ça comme objectif, je pense qu'on sera déçu parce qu'on l'atteindra pas. En revanche si l'objectif qu'on se fixe c'est développer l'esprit critique comme l'a montré Sébastien, en se disant qu'à partir du moment où les publics seront outillés de cette démarche, ils seront mieux à même de faire des choix dans le futur. Mais on n'observera peut-être pas de suite un changement de comportement. Donc je pense qu'il faut qu'on soit vigilant quand on pose les objectifs de nos actions, et avoir des objectifs modestes ça ne veut pas dire médiocres, mais des objectifs sur lesquels on est en prise.

Intervention : Dans tous les cas ce qui est sûr c'est qu'on s'inscrit en tant que complément d'éducation familiale, en tant que professionnels, parce que je pense que déjà la base de ce que reçoit l'enfant c'est l'éducation au sein de la famille. On n'a en rien la prétention de vouloir tout changer dans la famille. Alors moi je rejoins ce que disait Sébastien, pour travailler dans les écoles donc avec les enseignants, avec les enfants, avec les professionnels de l'école, c'est vrai que notre objectif là pour le coup c'est quand même d'essayer le plus possible d'avoir un lien avec les familles. On essaye le plus possible de mettre en place suite à une animation de convier les parents, mais c'est quand même hyper compliqué. C'est hyper compliqué et parfois on se retrouve à plus de professionnels que de parents, donc on n'a pas la possibilité non plus de travailler comme ça. C'est compliqué.

Pauline Lachappelle : Une réaction ? Je reviens à ma question de la participation, d'outils qui soient peut-être plus impliquants.

Claire Marant : Je voulais juste dire qu'effectivement on a mis en place le site Internet qui est vraiment un outil d'information et pas particulièrement éducatif, pour le coup c'est vraiment de l'information. Mais on a pour projet de faire des ateliers de théâtre, ou de travailler éventuellement avec des compagnies d'improvisation pour travailler sur les représentations et puis faire émerger des discussions par rapport à ça et effectivement je pense que c'est un outil où les gens sont

beaucoup plus actifs et collaboratifs et qui peut être très intéressant. Je crois que ça a été fait au centre par rapport au traitement contre le cancer et ça avait très bien marché. Sinon on est aussi en train de mettre un quizz en place qu'on publiera sur le site en travaillant sur les idées reçues, pour essayer de proposer des réponses, et en fonction des réponses qui sont données, essayer de recadrer les choses par rapport à la réalité. C'est l'un des nouveaux outils que l'on va essayer de mettre en place.

Sébastien Goudin : Sur les outils, j'ai juste une vigilance à dire, c'est que l'outil est au service de l'objectif qu'on s'est fixé dans son animation et pas l'inverse. Ce n'est pas parce que l'on trouve un outil sympa que l'on va se dire « tiens je vais l'utiliser avec mon public et ça va marcher ». Ça c'est important à garder en tête, et du coup après finalement ce qu'il faut dire c'est comme outil, alors soit j'ai un outil qui va intégrer la participation de mon public, comme on disait l'abaque de Régnier c'est un outil parfait pour faire émerger la parole des participants ; le brainstorming aussi à partir d'une idée... ce qu'on peut sortir comme autre idée en lien avec la thématique ça marche aussi. Il y a plein d'autres techniques d'animation, il faut chercher les documents qui parlent de technique d'animation, qui permettent de faire émerger la parole, donc c'est peut-être le premier travail qu'on essaie de faire avec son public, leur donner envie de parler. Après je dirais que l'outil c'est le ludique. Alors après on a plein de choses. Quand c'est avec des enfants ça va être des jeux, ça va peut-être aussi être sous forme de théâtre. On peut aussi créer des documents qui vont servir à communiquer, donc là aussi c'est des outils de communication qu'on crée avec le public dans l'objectif de leur faire passer des informations, et de communiquer avec les parents. Donc là par exemple on crée une publicité sur le goûter équilibrer, une affiche publicitaire. Donc c'est quoi les règles de construction de la fiche publicitaire qui vont les aider à mieux lire les affiches et à mieux faire attention aux informations cachées dans une affiche. Ça peut être aussi travailler sur des aspects pratiques mais toujours dans cette idée de ludique, c'est-à-dire on fait un atelier sandwich en donnant des règles très simples : dans le sandwich il ne faut pas répéter deux fois le même groupe d'aliments et du coup ça nous permet d'aborder la question de l'équilibre alimentaire. Après on va arriver sur le coût, combien ça coûte de faire son sandwich maison et combien ça coûte d'en acheter un industriel. Après on va faire des tests produits. Ça marche bien de ce côté-là avec les ados. On va faire un test marque cachée et marque visible pour voir si nos goûts sont influencés par la marque. Après on peut se libérer sur la créativité. Il faut vraiment partir des attentes du public et puis se lâcher sur la créativité de l'animation, dans cet esprit de ludique et de réponse aux objectifs que l'on s'est fixés.

Intervention : Pour revenir sur la modification du comportement, le modèle que proposait Sébastien était de travailler sur l'ensemble des déterminants d'un problème de santé, en l'occurrence la question déséquilibre alimentaire et de l'insuffisance de la pratique d'activités physiques. Bien souvent on a tendance, parce qu'on se tourne vers ce qu'on sait faire le mieux, on a tendance à mettre en place des actions qui vont directement auprès des publics in fine pour leur faire modifier leurs comportements, par un apport de connaissances, par l'expression de leurs représentations, alors que Sébastien nous a bien montré qu'il y a un ensemble de déterminants sur lesquels il faudrait agir aussi. Par exemple, quelle est l'offre autour de cet individu qu'il faudrait modifier aussi ? Quelle est l'offre d'activité physique autour de lui et est-ce que nous, en tant que professionnels, on peut agir et travailler par exemple avec la collectivité, avec l'école, pour que sur les temps périscolaires il y ait une offre qui soit mise en place à des coûts relativement faibles pour que les familles puissent inscrire leurs enfants, etc. Et c'est la conjugaison d'un travail auprès du public, d'un travail sur l'environnement du public, qui fera sans doute que les choses bougeront, et de manière durable.

Sébastien Goudin : Par exemple, sur l'alimentation, si on travaille cette question-là avec le milieu scolaire, on va aussi aller questionner la restauration scolaire : comment ça se passe, comment au restaurant scolaire on incite à goûter, quelles différences font le personnel de la restauration collective entre inciter et forcer, comment favoriser l'éducation nutritionnelle en restauration scolaire ? Toutes ces questions-là. Former le personnel de la restauration scolaire en intervenant à l'école, c'est être complémentaire aussi.

Pascal Mosseti : Je voulais juste revenir aussi sur ce qu'on a évoqué sur l'environnement, où il existe du coup pleins d'autres questions. Je pense à un film que je passe aux étudiants, qui est *Plastic Planet*. Vous connaissez peut-être. On nous explique que le plastique c'est très mauvais, en buvant de l'eau dans cette bouteille c'est dans le sang et du coup ça peut être très bon de boire de l'eau, mais par contre pas de l'eau en plastique. Comment on peut prendre ça en compte, sachant que j'ai entendu parler de plaisir et de culpabilisation. Comment je fais ? Est-ce que je bois parce que c'est bon pour ma santé de boire de l'eau ? Est-ce que je vais boire plutôt une bonne bière parce que c'est du plaisir ? Est-ce que vous avez des réponses ?

Claire Marant : C'est une très bonne question. C'est très compliqué d'en parler, ça rejoint un de nos objectifs au sein de l'axe info des publics, à savoir alerter sur ce qui est suspecté et avéré et puis éclairer sur les différentes controverses. En général dans les informations qu'on entend tous les jours c'est très rare qu'on entende la différence entre les deux, et pourtant il y en a une qui est très importante. Quand c'est avéré on est censé y faire très attention. Il y a beaucoup de choses qui sont avérées, notamment dans ce qui est alimentation... Il y a aussi l'alcool, le tabac et l'alimentation. Les chiffres sont énormes. Donc avant de se focaliser sur tout ce qui est plastique, effectivement il y a peut-être des problèmes, il ne faut pas les négliger mais ça prend des années et des années de répondre à ces questions-là, et avant ça on peut agir sur des choses qu'on sait et qu'on a des fois tendance à négliger par rapport à des choses sur lesquelles on se pose encore beaucoup de questions et pour lesquelles on n'a pas encore les réponses. Ce qu'on essaye de faire passer comme message c'est déjà de se concentrer sur ce qu'on sait, ce dont on est sûr, fumer le moins possible... Après effectivement il faut se faire plaisir, et dans les recommandations il n'y a pas écrit « zéro alcool », sauf pour les femmes enceintes je crois. Donc je crois que c'est un verre par jour pour les femmes et deux pour les hommes. Il y a quand même des repères pour ces facteurs qui sont avérés, dont on connaît les liens de manière exacte.

Sébastien Goudin : Et puis c'est se coller à la réalité de vie des gens. Je veux dire, si la personne a un travail extrêmement stressant, difficile et que pour se détendre le soir elle boit un verre d'alcool voire deux dans la soirée, ça va être très compliqué de lui dire que ça va pas être bon pour elle et qu'il faut qu'elle le supprime pour être en meilleure santé alors que son seul moyen de décompresser c'est ça. Il y a tout un travail d'aider la personne à poser cette question-là et aussi d'en voir l'intérêt. Ceux qui fument et qui boivent beaucoup, ils ne font pas ça pour se détruire, pour eux c'est positif, ils pensent que ça leur apporte quelque chose de positif. Donc il y a un travail en amont à faire de la reconnaissance de la balance effet positif et effet négatif à poser, et puis après de trouver un substitut à ça. Ça peut être faire du sport, de la cuisine, faire du tricot, de la guitare, n'importe quoi, mais un autre substitut. Sinon on sait que sur les changements de comportement ça ne peut pas fonctionner.

Sur la question alimentation et environnement, on s'est beaucoup posé la question parce qu'on n'a pas de preuve scientifique que quand je mange une carotte bio et une carotte pas bio j'ai une meilleure santé avec ma carotte bio. Donc comment on peut aller voir les gens à leur parler de l'intérêt du bio sur l'alimentation, si on n'a pas de preuve réelle sur la santé, de preuve scientifique et avérée. Donc on a creusé la question et finalement on va poser ça dans un système plutôt de

développement durable, c'est-à-dire que ce que je disais tout à l'heure, l'impact que j'ai moi sur la planète pour mon futur et celui de mes enfants, c'est un peu ça le développement durable, et du coup on va poser la question autrement aux personnes en leur disant, entre une banane bio et une carotte locale en agriculture raisonnée, donc qui contient des pesticides, laquelle est la plus développement durable. Donc du coup on va aider les personnes à réfléchir à chercher des moyens d'avoir un impact moindre sur l'environnement. Et puis si je fais de la marche à pied et que je suis dans un endroit où il n'y a pas de point d'eau et d'accès, eh bien l'eau en bouteille sera plus facile à transporter que dans une bouteille de verre. Ou si je fais de l'activité physique et que je risque d'avoir des chocs ou des impacts, ça ne risque pas de se casser dans mon sac ou quelque chose comme ça. On va aussi relativiser ça par rapport à la réalité de vie des gens, toujours en leur donnant des informations qui les aideront à choisir. On pose aussi beaucoup cette question avec les familles de jeunes enfants sur eau du robinet ou en bouteille pour les jeunes enfants. On donne des informations, on leur explique que l'eau du robinet doit être potable pour tout le monde, que c'est la moins chère de toutes les eaux, c'est la plus contrôlée de toutes les eaux, qu'il y a des eaux en bouteille qui ne sont pas recommandées pour les nourrissons, qui ne sont pas bonnes pour eux, et puis après c'est eux qui décident en fonction de leur réalité de vie.

Je pense que sur la question de l'environnement il y a d'abord un travail d'élargir la vision qu'ont les gens de ces questions d'environnement et de développement durable, pour qu'ils puissent par petites touches trouver des choses à faire qui les aident à continuer à avancer sur cette question-là. Et si déjà ils alternent un coup l'eau en bouteille ou l'eau du robinet, pour nous on est déjà gagnant. Ça aussi dans le changement de comportement c'est un petit pas où on pose une première pierre et que soit on va être sur la toute première pierre, la base de la base, et la personne ne changera pas après nous, mais c'est la cinquantième personne qui va lire le message qui va la faire changer, et soit on est à la fin, on pose la dernière pierre et on a une personne qui va dire « oui ce que vous m'avez dit a fait changer les choses », mais on n'est jamais tout seul à changer les comportements, c'est un travail commun.

Intervention : Moi j'avais une question sur la problématique de l'évaluation, que je trouve extrêmement difficile. Effectivement on se fixe des objectifs, alors soit des objectifs très très ambitieux ou des objectifs moindres, mais de quels outils, ou est-ce qu'il existe des outils pour évaluer les actions qu'on a menées en fonction d'eux. Enfin, après on ne peut pas généraliser parce qu'effectivement, en fonction d'où se passe l'action on ne va pas forcément derrière mettre en place un dispositif d'évaluation, mais comment est-ce que quand même, sur certains types d'actions, il existe des dispositifs qui font qu'on sait que la petite pierre qu'on a posée a eu des retombées et on peut évaluer réellement un impact différent entre des gens qui ont suivi tel ou tel atelier et d'autres qui ne l'auront pas fait ?

Pauline Lachappelle : C'est une question qu'on peut tous se poser, parce qu'on a tous ces problèmes-là.

Intervention : L'indicateur devient le truc à la mode et c'est pas pour tout rationaliser, mais il y a des moments où peut-être parfois on peut avoir le sentiment de s'épuiser à mettre en place des choses, alors effectivement on a la force de conviction, mais on a des moments aussi où on a besoin d'avoir un retour pour se dire qu'on ne se trompe pas trop.

Aude-Marie Foucaut : C'est sûr que c'est difficile d'évaluer. Ça dépend des objectifs et ça dépend aussi du public, ça dépend de qui vous demande des évaluations, si c'est pour vous, pour vos financeurs ou autre. Des systèmes d'évaluation il en existe énormément, après c'est sûr qu'on préfère avoir des systèmes d'évaluation qui sont validés et reproductibles, qui soient utilisés

partout pour avoir justement une réelle évaluation qui soit comparable. Après c'est sûr qu'on ne peut pas tous avoir les moyens de faire une randomisation, de trier les gens... Ensuite vous pouvez aussi créer vos outils, ça dépend de ce que vous faites mais s'il y a une action très spécifique que vous avez mise en place et dont vous voulez voir l'efficacité, ça dépend aussi si c'est une efficacité au niveau physique, au niveau social ou au niveau psychologique, etc. Donc après il y a plein de choses qui existent, en psychologie on a la qualité de vie, on a des questionnaires qui sont très bien connus et faciles d'accès. Il y a le SF-36 notamment mais qui n'est pas libre de droits, malheureusement. Après il y en a d'autres...

Sébastien Goudin : Là vous avez un espace régional de santé publique, vous avez l'Observatoire régional de santé, l'ORS, qui a pour mission de poser des diagnostics de santé et qui accompagne les professionnels dans l'évaluation de leur projet de santé. Soit avec des guides méthodologiques, ils ont aussi du e-Learning sur la question de l'évaluation des projets de santé, ils font des formations, ils accompagnent les professionnels et il y a des documents aussi édités par la fédération nationale des observatoires régionaux de la santé, la FNORS, il y a un guide sur l'évaluation en nutrition avec des questionnaires types sur la question alimentation et activité physique, que ce soit sur comportement de vie, représentation du corps. C'est hyper complet et il y a plein de choses à piocher dedans pour nos évaluations.

Intervention : Il y a un outil de catégorisation des résultats, qui est utile pour construire l'évaluation. Ce sont les Suisses qui l'ont développé, ça s'appelle Outil de catégorisation des résultats, et vous le trouvez sur le site de l'INPES, Institut National de Prévention et d'Éducation pour la Santé, et puis il y a le guide ICAPS aussi. C'est une étude qui a été menée en Lorraine si je ne m'abuse, à l'initiative de Chantal Simon, qui est médecin nutritionniste que vous connaissez sans doute parce qu'elle est sur Lyon. C'est un programme qui s'est déroulé sur plusieurs années sur les collèges de cette région-là. Il y a toute l'action qui est décrite et toute l'évaluation de l'action, avec des outils. Vous le trouvez aussi sur le site de l'INPES.

Sébastien Goudin : Le Guide d'évaluation des projets de santé de l'INPES aussi.

Pauline Lachappelle : Mais ce sont des outils d'évaluation sur les changements de représentation et de pratique alimentaire, ou bien c'est aussi de l'évaluation, par exemple « est-ce que l'on a réussi à améliorer l'esprit critique du public qu'on a touché, est-ce que l'outil qu'on a inventé convient bien au public auquel on s'adresse ? ».

Sébastien Goudin : Ça peut être sur le processus ou sur les résultats. Et sur l'impact direct ou indirect des projets.

Pauline Lachappelle : Pour moi c'est une bonne nouvelle, parce que dans le secteur de la médiation culturelle en sciences, dont je fais partie, on nous demande aussi de plus en plus d'indicateurs, et on est tellement dans un secteur qualitatif, ce sont des appréciations très personnelles. L'impact qu'on a est très personnel, et à mesurer c'est presque antinomique, c'est difficile de concilier nos objectifs avec ce besoin de mesure. Donc je suis heureuse de savoir que dans ce secteur il y a peut-être plus d'avancées. J'avais une question, j'avais aussi envie de parler avec vous tous parce qu'à l'Université de Lyon, au service science et société, nous avons aussi pour but de faire dialogue et débattre les publics et des chercheurs, ce n'est pas simplement descendant avec des experts qui parlent au public. Notre but, c'est aussi d'arriver à faire s'exprimer les publics concernés et qu'il y ait vraiment de l'échange. On parle effectivement de développer l'esprit critique. Est-ce que vous dans vos pratiques vous parvenez aussi à faire se questionner ces publics-là et les faire s'exprimer sur des questions plus globales, parce que nous c'est à ça que l'on s'attache, par exemple les questions qui sont proposées dans la programmation « Alimentation : quels défis nous

attendent ? », ce sont des questions telles que : quels modes de consommation alimentaire sont à portée de main ? quels choix on peut faire ? quel impact a chaque type de production alimentaire au niveau environnemental ? Donc ce sont des niveaux de réflexion qui peuvent être assez complexes et on se rend compte qu'on touche des publics qui sont souvent déjà pas mal diplômés, qui sont concernés bien sûr, mais on a beaucoup plus de mal avec les publics des zones prioritaires, notamment. J'ai l'impression qu'on est plus sur des modes éducatifs, finalement on a besoin d'abord de donner de l'information et faire s'exprimer devient plus compliqué parce que peut-être que les personnes ne se sentent pas aussi légitimes pour s'exprimer et réfléchir, d'autant plus avec « des experts ».

Intervention : Je peux vous répondre sur la partie que je connais. Oui il y a la tendance toujours actuelle, même si nous on est dans le rôle et la place des habitants dans les actions, on est vraiment là-dedans, il y a quand même une tendance professionnelle qui est toujours là, à parler et ne pas toujours laisser la parole aux habitants. Pas suffisamment en tous les cas à mon goût. Et donc on est encore beaucoup dans l'information descendante, le plus souvent je dirais, ça commence à se transformer un petit peu. On a des gens qui sont tout à fait en capacité de s'exprimer. C'est un peu toujours les mêmes quand même, parce que c'est des collectifs d'habitants, soit c'est le président de l'union de quartier... On a quand même des gens des quartiers qui s'expriment. Après pour toucher l'habitant le plus reculé, on a tous le même problème. Même si on est dans « l'aller vers », après de toute façon se pose très vite pour nous la barrière de la langue.

Pauline Lachappelle : La langue, parce que des populations d'origines différentes ? Ou aussi du vocabulaire ?

Intervention : Les deux.

Intervention : Moi quand ça m'arrive d'avoir des mamans, des papas, je ne fais pas du descendant de connaissances comme ça. Moi je les laisse. Il y en a un qui commence à poser une question, puis s'il me demande, je renvoie toujours sur les autres parents. Je fais le chef d'orchestre pour qu'il y ait quelque chose d'interactif entre les gens, et puis après oui, au bout d'un moment ça m'arrive quand même de me positionner si on me sollicite. L'interactivité entre les gens, elle peut avoir au niveau des représentations aussi un effet bénéfique, parce que ça permet de voir que l'autre il fait autrement, il pense autrement, et ça c'est bien.

Sébastien Goudin : Après c'est aussi, quelle légitimité on a à transmettre l'information aux gens... ? Pour illustrer ce que je viens de dire, on a la maman qui va donner un paquet de chips ou un Kinder à son enfant à la sortie de l'école alors qu'il a déjà goûté à la récré, enfin je dis n'importe quoi, et du coup si on creuse un peu, la famille n'a pas les moyens de lui payer la dernière console de jeu, elle ne peut pas lui payer des vacances, et la seule chose qu'elle peut lui payer c'est ce que l'enfant vit dans son alimentation, et du coup comment nous derrière on peut travailler là-dessus sans que la famille ne se sente remise en cause aussi dans ce qu'elle pense être un geste parental positif. C'est sur ces questions-là qu'on travaille, avant même de travailler le fond. Quels modèles culturels : si l'enfant gros c'est un enfant en bonne santé, comment la personne va nous entendre aussi sur les connaissances scientifiques qu'on peut transmettre. Si on a un enfant obèse il a beaucoup plus de chances d'être obèse à l'âge adulte : « oui mais c'est pas un problème s'il est obèse il est en bonne santé puisque c'est ma représentation culturelle de la santé ». On va aussi travailler sur ces questions-là. Après on sait qu'on ne touchera jamais 100 % des gens, que ceux qui en ont le plus besoin c'est pas forcément ceux qu'on voit. On a passé l'idée de se dire que 100 % des gens sortent satisfaits et changent leur comportement à la sortie des interventions qu'on peut faire.

Pauline Lachappelle : Comment faire remonter cette paroles aux experts ? Il y a certains chercheurs qui sont directement impliqués comme Claire et Aude-Marie, mais c'est vrai que ce n'est pas le cas de tout le monde. Et puis il y a aussi les collectivités parce que, vous travaillez directement dedans, mais il y a aussi au-dessus des pouvoirs publics, et comment on peut faire pour mettre davantage en lien ces populations que nous touchons très près, chacun avec des pratiques éducatives différentes, sur leur propre comportement, et puis des politiques publiques très larges qui essaient à la fois de diffuser des préconisations et puis aussi dynamiser des politiques économiques, agricoles, sociales ? Le lien entre les deux me paraît très distendu.

Sébastien Goudin : Alors c'est le relai du relai du relai, mais quand on remonte à des niveaux très hauts dans le national, on ne peut pas faire autrement, mais on essaye le plus possible de se rapprocher des relais de terrain qui sont en contact direct avec la population, ça a été le cas par exemple sur le PNNS-3, où on a participé... Ils ont construit les objectifs du PNNS-3 par rapport aux informations que pouvaient transmettre les professionnels en lien avec les populations sur le terrain. Il y avait des responsables, un peu comme disait madame, on n'a pas la population mais on a le responsable du groupement de quartier par exemple. Et donc lui il va pouvoir faire remonter la parole. Et puis après il faut... Je pense que là c'est plus de mon point de vue de professionnel, c'est-à-dire qu'il y a le travail des chercheurs qui est extrêmement important, pour nous c'est la base de l'intervention de terrain qu'on va faire, et après il faut laisser aux animateurs dans leur formation la vulgarisation du savoir scientifique. C'est-à-dire qu'on va le remâcher ce travail de scientifique et on va essayer de l'amener aux personnes pour qu'il colle à leur réalité de vie. Donc après ça peut être un échange chercheurs et animateurs peut-être, il y a des choses à voir aussi à ce niveau-là.

Pauline Lachappelle : C'est du coup plus un échange qui a lieu avant la conception d'animations et sans forcément avoir l'implication des chercheurs. Moi mon travail est plutôt de le faire en direct et je pense que dans ce cas-là c'est la conception en amont, comment on travaille avec ces experts en amont quand on est professionnel de l'éducation.

Aude-Marie Foucaut : Au niveau de l'étude PASAPA que je vous ai présentée, je ne m'y suis pas trop attardée car c'est un peu compliqué, mais autour de cette action on a fait des focus groups, c'est-à-dire qu'on rassemble des personnes qui sont représentatives de la population, qu'on a l'occasion de voir, notamment des patients qui ont eu de l'activité physique, pas du tout actifs, qui n'ont jamais eu d'information, ce genre de choses... Puis après on travaille sur ces questions avec quelques outils. Chaque personne donne son ressenti par rapport à chaque thématique, et on fait le même focus groups avec des professionnels. C'est vrai qu'il y a pas mal de choses qui sont ressorties de ça. Et donc ça va être publié. C'est déjà une occasion de faire remonter un petit peu la parole, finalement. Nous on s'en est servi aussi pour construire le projet et que ça colle au mieux aux attentes des patients et des professionnels.

Claire Marant : Il y a aussi un projet au sein de l'unité qui commence juste sur la perception des risques et qui a pour but de faire remonter quelle est la perception des risques par rapport aux facteurs environnementaux et les risques de cancer, pour ensuite s'en servir pour savoir sur quoi il faut communiquer, sur quoi il faut mieux informer, parce qu'il y a beaucoup d'idées reçues qui ne correspondent pas forcément à la réalité. C'est un programme qui va commencer bientôt, via un questionnaire sur le site.

Pauline Lachappelle : Pour ajuster l'information ?

Claire Marant : Voilà. Mais via le site ou via d'autres moyens. Après je pense que ce sera publié et le but c'est de le partager. Après il y a une question que je me pose souvent, quand on va faire des interventions type stand d'information, j'ai toujours l'impression que c'est très difficile, en plus on

est dans le cancer, on n'est pas juste dans la santé donc c'est peut-être encore pire, mais c'est pas facile, c'est nous qui allons vers les gens, c'est pas les gens qui vont vers nous. Et je trouve que ça c'est un problème pour faire passer un message parce que finalement ils ont rien demandé quelque part. Comment faire pour que le message passe ? Alors qu'en l'occurrence ils sont souvent dans un contexte qui n'a rien à voir, ils sont en train de faire la fête limite, et nous on vient leur parler de l'alimentation et du cancer, donc ça casse un peu l'ambiance. Je trouve que c'est une difficulté qui n'est pas facile à surmonter. Comment faire pour que ça vienne des gens ?

Intervention : Dans les écoles, nous quand on intervient auprès des parents, ce n'est que parce qu'il y a une demande au départ de leur motivation sur ce sujet. On ne va pas organiser une soirée sur l'alimentation si on n'a pas quelque part creusé un peu pour savoir si ça les préoccupait. De la même manière que les actions que l'on met en place dans les écoles sont en concertation avec les collègues infirmières scolaires, les médecins scolaires, qui vont partir d'un constat de santé et qui vont susciter les enseignants à rentrer dans un projet comme ça, entre choisir un projet art plastique... l'enseignant peut aussi se dire « cette année, moi je vais conduire un projet santé avec la santé scolaire de la ville de Lyon... ». Et c'est vrai que c'est important qu'au départ il y ait une accroche, parce que sinon ça les intéresse pas. C'est ce que je disais à madame, c'est que les enfants plus grands, souvent c'est moins alimentation mais plus la thématique « grandir » qui les intéresse ces enfants, donc il faut s'accrocher à ce qui va les motiver aussi. Si on va leur parler d'alimentation alors qu'ils sont plus préoccupés par la puberté... il faut s'adapter aussi à ça.

Aude-Marie Foucaut : Je pense qu'il faut adapter les messages de toute façon selon les personnes et se baser sur la base du volontariat. La motivation ne sera jamais la même si on part sur des personnes qui ne sont pas volontaires à partir dans cette thématique. Après je pensais aux jeunes de CM1 / CM2, peut-être les faire partir sur le fait que la puberté c'est le changement, le corps change, l'estime de soi change énormément et c'est aussi très souvent à cet âge-là qu'il y a énormément d'enfants qui lâchent l'activité physique, parce qu'ils ne se sentent pas bien auprès des autres.

Intervention : Je voulais revenir juste sur la question des adultes, parce que les enfants c'est vrai que c'est facile mais je me retrouve un petit peu dans ce que vous dites, on a aussi des actions en lien avec le cancer et des choses comme ça, pareil sur des manifestations où là d'un coup on n'a pas un public captif comme des enfants, donc là il faut vraiment aller chercher les gens, c'est vraiment « l'aller vers », et pour le coup on est plus sûr de la sensibilisation et faire en sorte que les gens à un moment donné ça leur fasse tilt et qu'ils y pensent. On donne de l'information qu'ils vont peut-être poser chez eux ou jeter... Comme on disait tout à l'heure, il faut être modeste par rapport à nos ambitions.

Aude-Marie Foucaut : On a une étudiante en master qui est justement en train de faire un travail là-dessus, qui va voir les patients qui attendent dans la salle d'attente pour leur traitement. Elle fait faire des questionnaires pour savoir s'ils sont déjà physiquement actifs, si déjà ils connaissent les recommandations alimentation et activités physiques, et comment ils voudraient voir l'information. Par quels moyens, dans quel lieu... et c'est vrai qu'on va se servir de ça pour justement adapter l'information à chaque public. Après c'est sûr qu'on ne touchera jamais tout le monde. Surtout les personnes qui en ont le plus besoin, on les rate, malheureusement... Il faut que ça vienne d'eux.

Intervention : Je pense qu'on est sur des thématiques effectivement comme la santé, alors a fortiori avec des termes, si on associe santé et un mot comme cancer ou comme SIDA, forcément on va projeter des choses qui font peur, qui angoissent, et donc les gens vont pas forcément avoir spontanément envie d'en savoir plus. Et après aussi je me dis qu'on est aussi dans une société où...

en fait on ne manque pas d'information, on est même plutôt à l'inverse, c'est à dire qu'il y a une pléthore, un surcroît d'information, et je pense que la difficulté pour le public, et particulièrement le grand public, c'est de trouver les bonnes clés d'entrée, de se repérer dans le magma d'informations disponibles. Comment vous savez qui vous a identifié comme ressource, etc. ? On a l'impression que le grand public, on le voit à Cap-Santé on a un service d'une bibliothèque municipale qui brasse des publics divers et variés et notamment on a aussi un service de questions-réponses, le guichet du savoir, qui n'est pas que spécifique à la santé, mais les questions santé arrivent dans mon propre service, et finalement de temps en temps on a ces questions des gens qui disent « j'ai tel problème de santé ou autre, j'ai fait une recherche sur Google, et du coup les premiers résultats c'est « Doctissimo », c'est des forums de patients... » et en fait c'est un magma d'info et ils sont perdus et ce qu'ils demandent c'est de leur donner les bonnes ressources. Je pense qu'en tant qu'institution type bibliothèque, lecture-publique, spécialisée dans l'information, je pense qu'on n'a pas fini, on a encore sacrément de belles années devant nous pour former les gens à chercher de l'information. Le réflexe c'est qu'on se contente de ce qu'on trouve tout de suite et on est noyé donc on prend peur. On a encore un sacré boulot devant nous pour former le grand public à évaluer une information quand il la trouve, et puis les sensibiliser à des sites-portails ressources qui permettent après de tomber sur des sites comme le vôtre, déjà un peu plus spécialisé sur une thématique qui associe deux clés qui sont la nutrition et la santé. Je trouve que c'est encore très problématique.

Sébastien Goudin : Il y a deux choses, il y a l'information ponctuelle qu'on peut faire sur un stand, sur une journée, ce qui va être aussi notre rôle à l'ADES du Rhône, on est sur du ponctuel. Et puis il y a un deuxième travail à faire, c'est passer le relais. L'information ponctuelle va plutôt servir à aider les personnes à se poser des questions, et après ce sont plutôt les personnes qui sont tous les jours sur le terrain avec les gens, qui doivent monter en compétences, qui doivent avoir des supports, des outils qui les aident à répéter l'information par petites touches. On va pas leur demander d'être diététicien, éducateur sportif, médecin... mais par petites touches ils vont pouvoir redistribuer l'information régulièrement aux gens pour les aider à avoir des comportements ou à les aider dans leurs choix en matière de santé. Il y a ces deux niveaux.

Pauline Lachappelle : Il y a un niveau auquel je pense aussi, je reviens à mon idée d'échange, de faire s'exprimer les publics. C'est aussi comment on peut trouver les moyens de donner accès à des espaces de partage, de questions, parce qu'il y a aussi des questions pour lesquelles il n'y a pas de réponse pour l'instant. Ces questions-là sont peut-être bien formulées et identifiées par les publics parce qu'ils les vivent personnellement. Mais du coup il n'y a pas forcément ces espaces-là. Et c'est vrai qu'à l'université on commence à lutter. Je sais qu'il y a des bibliothèques dans lesquelles il y a les guichets du savoir où on peut déjà en ligne poser une question et puis avoir un retour, et quand il n'y a pas de réponse unique c'est au moins des pistes pour aller chercher l'information. Et là on essaie aussi d'avoir ce qu'on appelle une boutique des sciences, donc un dispositif, où pour l'instant on donne accès d'abord aux associations, pas aux individus seuls, pour qu'ils puissent venir déposer leurs besoins de recherche et que ces besoins puissent être transmis ensuite aux communautés de chercheurs. C'est tout neuf, ça existe depuis longtemps en Amérique du Nord mais c'est assez compliqué à mettre en place ici parce que c'est un changement de mentalité complet aussi du point de vue de l'expertise. Ce sont les citoyens qui posent les questions et qui disent ce qu'ils veulent financer du coup en termes de recherche, et puis du coup ce n'est pas forcément facile pour eux de formuler ces besoins de recherche. Ça nous demande de commencer à formuler, à concevoir des formes d'échanges et de rencontre pour faire émerger ces besoins de recherche et

créer la rencontre avant même d'avoir ensuite une réponse et un dispositif de recherche. Peut-être ça aussi ça fait écho à d'autres...

Intervention : Après oui, je crois vous avez raison, il y a des formats qui favorisent la participation. En France on est encore sur un format traditionnel où on a l'expert qui s'adresse à des publics, et pour le coup les publics ont du mal à participer. Il y a des formats qui sont expérimentés notamment dans le champ du handicap, avec une structure qui est présente sur le département du Rhône et qui existe aussi dans les autres départements de France, qui s'appelle l'ADAPT et qui met en place un dispositif qu'elle appelle le « café des réussites », et ça se passe en général pendant la semaine nationale de l'emploi pour les personnes en situation de handicap. Il y a un sujet qui est choisi par l'institution, la collectivité, l'association qui a envie de mettre en place le café des réussites. Donc les personnes à la fois en situation de handicap, les professionnels et des experts sont invités, mais le principe c'est que tout le monde est expert pendant cette animation-là. Il y a un animateur qui mène le dispositif. Donc il pose une ou deux questions, il a des grosses connaissances sur la question, mais sa parole n'a pas plus de poids ou de valeur que la parole de l'ensemble des participants, et c'est vraiment les qualités d'animateur qui vont faire que chaque personne... Donc c'est un format le café des réussites, c'est des petites tables, on n'est pas comme ça, on a une estrade et un amphithéâtre. Et moi je l'ai vu fonctionner à plusieurs reprises et ça fonctionne très bien. Les personnes concernées par le handicap, elles sont expertes de leur problème. Il y a des experts de la prise en charge du handicap mais il y a aussi des gens qui sont experts de vivre la situation tous les jours, et ça fonctionne super bien. Les formats comme celui-ci sont aussi intéressants... les professionnels ça ne me gêne pas de prendre la parole. C'est pas le cas de tout le monde. L'échelle participation ça se passe à différents niveaux.

Pauline Lachappelle : Les futurs professionnels du fond, je ne sais pas comment tout ça fait écho pour vous... J'espère que tout ça fait écho, vous êtes déjà professionnels en plus.

Intervention : Vous êtes des étudiants ? On va leur poser une question facile à répondre !

Pauline Lachappelle : Allez au moins un ! Apparemment en plus vous avez des projets aussi, vous avez déjà expérimenté des projets donc... Nous, les plus âgés on va dire, on veut bien aussi entendre parler de ce que vous avez commencé à expérimenter parce que les renouvellements d'idées c'est important pour tous les professionnels aussi.

Intervention : Donc bonjour. Je suis étudiant à l'UCPA en alternance. Moi sinon je travaille au centre social « Le monde R.E.E.L. » à Vaulx-en-Velin, donc pareil je travaille dans un quartier difficile, je participe à pas mal de choses et si je devais donner mon avis par rapport à tout ça... Nous on essaie de mettre en place, par rapport à tout ce qui est du domaine du goûter, on essaie de respecter ce désir de plaisir, mais néanmoins on essaie de mettre un peu de nouveauté, de donner de nouvelles saveurs aux enfants en passant par le bio, en passant par les fruits et légumes un peu innovants, c'est-à-dire tropicaux... des sensations comme ça. Et ensuite par rapport à ça, pour répondre à vous, M. Goudin, c'est vrai qu'on a des enfants qui vont goûter des choses comme des Choco, des Kinder ou quoique ce soit, et que c'est vrai qu'on va pas pouvoir dire aux parents : « le goûter traditionnel ce n'est pas celui-là qu'il faudrait », et du coup notre projet est ouvert aux parents, c'est-à-dire qu'ils ont le droit de venir pendant nos sessions d'animation, pendant le goûter, pendant le repas, pour assister un peu à comment ça se passe dans notre structure. Et par ce biais-là on essaie de leur faire découvrir de nouvelles choses, et que des fois le coût n'est pas excessivement cher. Et c'est pareil pour le sport en fait. Moi je pense que nous on a la possibilité de faire des pratiques sportives qui sont plus ou moins innovantes comme des nouveaux sports. Encore aujourd'hui on a fait du beach-rugby... C'est pas une pratique qu'on fait souvent, ça a des

règles spécifiques, et peut-être que c'est un sport qu'ils ne vont pas pratiquer demain à l'extérieur, mais néanmoins on a un service, on essaie de le donner et au pire au moins on a ce lien de découverte essentiellement... de fidélisation. Donc voilà.

Sébastien Goudin : Ce que je trouve essentiel dans ce que vous dites c'est que quand on est sur la question du goût, c'est à dire que ce qu'il faut voir surtout si vous travaillez avec des enfants, c'est que les enfants c'est des pages blanches sur lesquelles on écrit des repères en fait. Des repères au niveau alimentaire, je pense au niveau activité physique aussi, et du coup ce que vous allez pouvoir transmettre comme repère de goût, c'est ce qui va rester après dans les repères de l'âge adulte, et du coup c'est vraiment important d'amener cette diversité, cette palette de goûts différents, de leur montrer que l'alimentation ça ne se limite pas... enfin je vais forcer le trait exprès mais un hamburger ça ne se limite pas à McDo, il y a d'autres concurrents mais il y a aussi le maison, on peut varier les viandes, les fromages, on peut faire tellement plein de choses juste avec un seul truc, qu'on peut leur dire « voilà tout ce qui existe ». Et puis même, je dirais que ce qui est important aussi dans ce que vous pouvez faire c'est leur montrer le vrai goût des choses. Le vrai goût du hamburger c'est quand on sent le goût des différents ingrédients, des différents aliments et c'est ça qui va être bon. Parce que si on fait pas ça quand ils sont dans l'enfance, après moi j'ai des collégiens qui me disent, « on aime les hamburgers McDo parce que c'est le goût McDo, c'est ce goût-là qu'on recherche ». Donc c'est pas le vrai goût des ingrédients qu'on recherche, c'est un goût chimique. Mais c'est important de travailler ces valeurs-là en fait. Le plaisir des saveurs, le plaisir de tester les nouvelles choses, aller chercher des nouveaux goûts... pareil sur l'activité physique : le plaisir de bouger, de découvrir des sensations, le plaisir des sensations qu'on a quand on bouge, le plaisir d'être ensemble, la convivialité, le partage... c'est des valeurs essentielles. Ces trois valeurs, partage, plaisir, convivialité, sont essentielles dans les projets que vous développez, pour leur donner envie de participer, puis comme vous dites pour que ce soit durable.

Pauline Lachappelle : Ce serait un beau mot pour conclure parce qu'il est déjà l'heure. Mais il y a peut-être d'autres questions ?

Intervention : Oui, bonjour, je suis également étudiante à l'UCPA et je travaille à l'association des centres sociaux d'Oullins, dans les quartiers classés priorité 1 et 2 de la ville. Donc on a monté avec mon équipe un projet CUCS, Contrat Urbain de Cohésion Sociale, sur l'alimentation et le sport justement. Chaque vacance scolaire on fait un stage sur la cuisine, donc pour les intéressés il y a filles et garçons qui viennent, il n'y a pas que les filles, j'ai limite plus de garçons qui s'inscrivent, donc on est parti sur plusieurs thèmes pour les intéressés : création d'un DVD, avec eux qui font la cuisine, un concours où ils avaient un budget pour trouver un menu équilibré, le dîner presque parfait, comme ça passe à la TV c'était le meilleur moyen d'attirer les parents, et plein de petites choses comme ça où ils font les courses eux-mêmes sur le marché, ils ont un budget, ils regardent les prix... on essaye de travailler sur plusieurs choses, mais également sur justement la variété des goûts, avec un seul aliment : au lieu de manger la courgette comme ça, on en fait un gratin, au lieu de manger les petits pois comme ils ont l'habitude de manger, on l'a fait en velouté. On change régulièrement. Des fois ils ont un menu imposé, et souvent je leur laisse la possibilité de chercher, ou de créer même des recettes. Ça fonctionne assez bien.

Sébastien Goudin : Du coup il y a ce partage et ce que je disais dans la rencontre, c'est-à-dire que c'est un prétexte à l'échange, et ce qu'ils vont pouvoir amener ça va même venir nourrir votre projet. Ils vont amener des recettes de leurs cultures, ils vont élargir votre panel de recettes. Et puis ce qui est vraiment intéressant dans ce que vous dites c'est de coller à leur réalité de vie. McDo c'est incontournable dans leur réalité de vie alors on le met, utiliser le dîner presque parfait pour essayer de les intéresser à la thématique et les lancer sur des repas équilibrés. On va aller les

chercher dans leur réalité de vie. Vous le voyez aussi sur le terrain, c'est ce qui leur permet d'accrocher à votre projet.

Intervention : Quel âge ils ont, combien ils sont ?

Intervention : Alors sur l'alimentation, comme je suis toute seule en général sur les stages j'en prends douze maximum, je bloque à treize mais je ne peux pas prendre plus. Et pareil sur les cycles de fitness, danse etc. j'ai douze jeunes filles et j'ai été obligée de refuser des inscriptions. Mais ils y a des parents qui sont intéressés, il y a d'autres jeunes qui s'inscrivent en avance, trois mois avant pour être sûrs d'être sur les stages. On m'avait réclamée pour cet été mais comme il y a le Ramadan, les vacances, c'est trop difficile, donc ils attendront la Toussaint.

Intervention : Je continue sur votre expérience et du coup j'ai des questions sur les formats de vos interventions. Ça se passe sur quel créneau, sur quelle durée ?

Intervention : Alors pour l'alimentation c'est sur des stages de trois à quatre jours, matin, midi, après-midi, 10h–17h30. Quand il y a un dîner presque parfait il y a une journée qui est encore plus complète, comme les horaires de l'émission, 10h-22h. C'est très long mais les parents viennent et c'est tellement rapide avec les courses sur le marché, la préparation etc. la déco, il faut une animation en plus pour rester vraiment dans le dîner presque parfait, donc ça passe vite. Mais c'est trois à quatre jours par vacances scolaires.

Pauline Lachappelle : Du coup moi ça me donne envie aussi de vous proposer de mettre en lien plus les chercheurs aussi parce qu'il n'y a pas longtemps on a fait un atelier dans la thématique alimentation de « Et si on en parlait ? ». On a fait venir une ethnologue. C'est assez original, elle étudie les pommes de terre, donc on a fait une dégustation de pommes de terre et en fait on a cuisiné de différentes manières, des pommes de terre vapeur, sautées, au four, etc. C'était assez surprenant parce qu'en fait on a découvert des goûts de pommes de terre différentes, et puis derrière elle nous a parlé des questions de liens au terroir, comment on crée aussi des patrimoines dans l'alimentation, le lien entre campagne et ville... Et je pense que dans des projets comme vous les faites, c'est finalement pas si compliqué de faire venir en plus des personnes qui peuvent ouvrir sur des questions plus culturelles, ou d'avoir même des supports culturels. Alors peut-être que vous le faites, c'est aussi une question, par exemple des projections de films, des choses qui peuvent être aussi assez légères, des vieux films comme *La grand bouffe*, *Le festin chinois*, etc. des choses qui peuvent être aussi ludiques et qui permettent après de discuter simplement et de faire participer à un atelier cuisine où chacun ramène quelque chose qui parle de soi. Et là-dessus moi je trouve qu'on a beaucoup de liens entre médiation culturelle et socioculturelle, etc.

Pascal Mosseti : Je voudrais justement rebondir... justement on en parlait. Dans les critères autour de l'alimentation qui étaient la culture, je pense que c'est quelque chose qu'on doit affiner, creuser... On parle souvent d'ethnologues, de sociologues... Comment diagnostiquer la culture de nos publics si ce n'est par rapport à la sienne ? Il y a à mon avis tout un travail à faire avec les sciences sociales par rapport à ça. Après il ne faut pas rester dans le stéréotype ou le préjugé. Donc comment faire pour identifier ça et être aussi en veille par rapport aux sciences sociales.

Pauline Lachappelle : Un petit mot encore. On déborde un petit peu mais parce que d'un coup vous êtes partis alors on ne peut plus s'arrêter.

Intervention : Merci, je voudrais juste rajouter une petite chose parce que c'est vrai que tout ce qu'on a évoqué, notamment ce qu'a évoqué cette jeune fille, on envie largement ce qu'elle peut mettre en œuvre. Il y a deux questions qui sont sous-tendues aussi derrière tout ça, c'est la notion de temps et la notion de budget. Parce que c'est vrai que nous on rêverait d'avoir plus de temps

disponible pour intervenir auprès des enfants dans les écoles, et que malheureusement on est sous la bonne contribution et volonté des enseignants, qui nous laissent quelquefois quelques heures voire quelques minutes de leur cours, et aussi la notion de budget et c'est vrai que dans le service on a un budget tellement ridicule qu'on n'ose même pas vous l'annoncer. Ce sont deux questions aussi très essentielles.

Pauline Lachappelle : Et je mettrais aussi la question de la mise en lien, parce que ce n'est pas pour les accuser, mais on a invité des personnes de l'éducation nationale, il n'y a personne aujourd'hui et idem pour l'enseignement supérieur, ça a été compliqué. Alors il y a des problèmes de disponibilité des uns des autres, mais pour moi ça parle aussi de comment on se reconnaît ou pas du domaine des professions de l'éducation, peut-être qu'on ne les aborde pas de la même façon, du coup c'est compliqué de se réunir. Un dernier mot peut-être pour terminer ?

Pascal Mosseti : Pour conclure, ce que j'ai entendu et ce que je retiendrai par rapport aux formations des animateurs, c'est développer l'esprit critique, c'est ce qui nous réunit tous aujourd'hui, et qui fait partie du cœur de métier des animateurs socioculturels et même sportifs, en tout cas dans la formation qu'on met en œuvre, autour de l'alimentation, de la santé etc. et dans ces démarches d'initiation à la citoyenneté, de développer l'esprit critique.

Intervention : Moi je retiendrai aussi les mots partage, convivialité et plaisir. Je pense que c'est quand même des mots qu'on a tous évoqués avec des palettes différentes mais je pense que c'est aussi finalement ce qui nous réunit aussi, c'est la notion de faire société et de lien social, et pour ça c'est dans la convivialité que ça passe le mieux. J'en profite aussi pour dire que sur les thématiques alimentation et santé, je crois que certains des intervenants de samedi sont dans la salle, je voudrais aussi vous dire que justement sur le côté plaisir, convivialité et côté ludique, en fait à la médiathèque du Bachut, toujours dans le cadre de cette programmation, les élèves de l'UCPA ont concocté toute une série d'ateliers et d'animations qui seront ouvertes au grand public de 14:00 à 17:00 le samedi. Donc vous pouvez venir allègrement participer aux animations qui ont été concoctées par les gens de l'UCPA en formation et je les remercie d'avance d'avoir bien voulu se prêter au jeu. Je te laisse conclure Pauline.

Pauline Lachappelle : Merci à tous les intervenants et puis bien sûr à la médiathèque, à l'UCPA. On a préparé un petit buffet avec Soline qui est un traiteur qui fait du bio équitable, toute une charte... Voilà un petit goûter pour terminer et continuer à prolonger les échanges un petit moment. Et puis je termine aussi en vous disant que ce soir il y a une projection-débat au cinéma Comoedia du film *Small Is Beautiful* sur le système agricole français, la politique agricole commune européenne et les questions que ça pose en termes d'économie, de développement social et environnemental de notre agriculture. J'ai encore quelques invitations si vous voulez. Et puis il y a la suite de la programmation, dont la soirée-débat du 6 juin où vous êtes évidemment bienvenus, où on pourra prolonger les échanges plus globalement sur le thème alimentation. Tout ça est sur notre site Internet. Merci beaucoup. On fera une retranscription des échanges qui pourra vous être envoyée si vous avez laissé votre mail sur la fiche de présence, et puis une synthèse qu'on pourra aussi vous diffuser, qui sera mise sur le blog « Et si on en parlait ? ». On ne diffusera pas la retranscription pour garder la confidentialité.

Intervention : Et alors effectivement ça me permet de rajouter que ces échanges ont été enregistrés par notre technicien et que dans les semaines à venir vous pourrez également retrouver l'enregistrement au format MP3 ou format vidéo sur le site de la Bibliothèque Municipale de Lyon.

